



HAL
open science

Préface au livre de Pamphile Biyoghé, Francis Fukuyama : solitude, singularité et pertinence au-delà de la trahison par la postérité

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

Thierry Ménissier. Préface au livre de Pamphile Biyoghé, Francis Fukuyama : solitude, singularité et pertinence au-delà de la trahison par la postérité. Francis Fukuyama : solitude, singularité et pertinence au-delà de la trahison par la postérité, Éditions Cheikh Anta Diop, 2017. hal-01653716

HAL Id: hal-01653716

<https://hal.science/hal-01653716>

Submitted on 3 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thierry Ménissier

Professeur de philosophie politique, équipe « Philosophie, Pratiques & Langages » (EA 3699), Université Grenoble Alpes, France

Préface au livre de Pamphile Biyoghé, *Francis Fukuyama : solitude, singularité et pertinence au-delà de la trahison par la postérité*, Editions Cheikh Anta Diop, 2017

<http://www.edi-cad.org/fr/francis-fukuyama-solitude-singularite-et-pertinence-au-dela-de-la-trahison-par-la-posterite.html>

« L'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré. Ses propriétés sont bien connues. Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines. »

Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*

Dans son livre, le Dr. Pamphile Biyoghé entend, vingt-cinq ans après leur publication initiale, faire le point sur les thèses exposées en 1992 par Francis Fukuyama à propos de la « fin de l'histoire ». Une telle tâche n'a rien d'évident, elle est même rendue difficile à deux niveaux, l'un factuel, l'autre conceptuel.

D'une part, l'actualité des quinze dernières années semble particulièrement susceptible de démentir la vision du professeur d'économie politique états-unien à propos de l'expansion mondiale de l'économie libérale et de son corrélat la démocratie représentative : depuis l'attaque du World Trade Center le 11 septembre 2001, c'est-à-dire tout de même depuis le début du XXIème siècle, les soubresauts dont le monde est le théâtre font qu'il apparaît très difficile de soutenir que l'histoire est terminée. Pour reprendre le célèbre motif marxiste selon laquelle « la violence est la sage-femme de l'histoire », si tant est que c'est à l'apparition des convulsions qu'on reconnaît les signes de l'enfantement, l'entrée dans le nouveau siècle a plutôt donné l'impression que le monde est encore sur le point d'accoucher, dans des conditions éprouvantes et sans d'ailleurs que l'on sache rien de la viabilité, ni du pedigree ni du caractère des rejetons à venir. Du coup, notre temps ne paraît plus aujourd'hui aussi enthousiasmant qu'à l'époque où Fukuyama composa son essai, ni même rassurant. Nulle réconciliation ne semble réellement aujourd'hui offerte à une humanité qui multiplie les occasions de se déchirer.

D'autre part, il importe de préciser le plan où entend se situer l'analyse fukuyamienne ; or, il n'a rien d'évident. Pour le dire en une formule, *l'Histoire* dont on projette la fin n'est pas *l'histoire*. En effet, bien que la première se nourrisse de la seconde, le concept d'un processus orienté car doté d'une finalité, sensé parce que réflexif n'est pas directement déductible de la factualité de la chronologie. Préfiguré par Augustin d'Hippone

dans sa *Cité de Dieu*, développé dans une première version (comme histoire générale des civilisations) par Giambattista Vico dans son grand ouvrage *La Science Nouvelle*, il a été constitué par les penseurs allemands des Lumières et par leurs héritiers (Kant, Herder, Hegel, Marx) puis, avant de parvenir à Fukuyama, réinterprété par un philosophe d'origine russe, un penseur majeur tant pour le thème de la fin de l'Histoire que pour notre temps, Alexandre Kojève. Ce dont on appréhende la fin renvoie donc à une construction philosophique savante et subtile, efficace et puissante à condition seulement d'avoir présent à l'esprit cette double exigence.

Une telle exigence est de surcroît (et finalement) nécessaire parce que le concept d'Histoire, envisagé en fonction de ses champs d'expression, se définit traditionnellement en regard d'une origine double, dont les deux termes entretiennent une relation quasiment contradictoire : origine théologique d'un côté, c'est ce que traduit son ancrage dans le monothéisme chrétien (Bossuet et Leibniz, parmi d'autres auteurs, ont sur ce point continué Augustin), et origine politique de l'autre du fait que la notion d'histoire a part liée au processus d'émancipation des peuples, et qu'elle s'inscrit dans le mouvement de la sécularisation par lequel ces derniers ont tenté de prendre en main leur destin politique. Intégration d'un côté, autonomie de l'autre : la thèse de Fukuyama, elle-même adossée à celles de Kojève, de Hegel et de Marx, renvoie tant à la question du sens de la chronologie dans laquelle se déploie l'existence de l'humanité qu'à l'hypothèse de la puissance émancipatrice du politique, et par conséquent à la valeur qu'on doit reconnaître aux révolutions modernes – elle évoque la possibilité de prendre la politique au sérieux, thèse profondément ancrée dans le geste des Modernes, préparé, sur le plan philosophique et bien avant la chute du Bloc soviétique, par les œuvres fondatrices de Hobbes et de Locke.

Ces difficultés et ces exigences, Monsieur Biyoghé les garde parfaitement à l'esprit tout au long de son argumentation. Elles ne lui interdisent nullement d'entreprendre de raviver la signification de la thèse fukuyamienne, tout se passe au contraire comme si elles stimulaient son intention. La publication en 1992 de *La Fin de l'histoire* faisait suite au retentissement inattendu de l'article proposé en 1989 à la revue *Foreign Affairs*, ce qui révélait une disposition à l'enthousiasme liée à ce que Machiavel aurait nommé « la qualité des temps ». Aujourd'hui, alors que les temps paraissent avoir bien changé, il est nécessaire d'interroger le *credo* que recouvre cet engouement, car, en dépit de la lucidité que l'auteur manifeste de la variation des choses comme de la difficulté intrinsèque du problème, ce *credo* perdure dans le texte de Monsieur Biyoghé.

On pourrait presque dire que l'adhésion à la thèse de Fukuyama repose sur un acte de foi profane. Il consiste en ceci : faire l'hypothèse de la pertinence de « la fin de l'histoire », cela revient à affirmer à la fois la rationalité et l'éthicité du processus de transformation de l'humanité dans le temps impulsé depuis l'aube des temps modernes. Qu'est-ce qui fait que l'affirmation du capitalisme mondial et de la démocratie parlementaire, leur extension généralisée, représentent le seul horizon crédible pour notre temps ? Précisément, comme semble répondre Monsieur Biyoghé, les divisions même du monde contemporain. Et pour comprendre comment cela est possible, il convient de considérer les choses avec le vocabulaire philosophique kantien. Ainsi que l'a écrit Philippe Raynaud : « La Révolution

américaine [de 1776] a une grandeur, et même une poésie propre, qui relève de la *beauté*, là où la Révolution française serait plutôt de l'ordre du *sublime* »¹. L'appel à la catégorie de sublime à propos des soubresauts révolutionnaires en France dit à quel point il est difficile de trouver une harmonie d'ensemble aux événements humains émancipateurs, une harmonie capable de conférer à la série chronologique une tonalité agréable à considérer. Constituant une véritable rhapsodie, les suites de la Révolution française ont révélé toutes les ses ambiguïtés d'un projet qui, tout en affirmant viser l'émancipation et la réalisation de la dignité humaine, a employé des moyens radicaux et profanateurs, tant durant la guerre de Vendée (1793-1796) qu'au moment de la Terreur (1792-1794), éléments qui furent sensibles encore dans toute la culture insurrectionnelle française et européenne (en 1830, 1848, 1871, 1917, 1968). Pour autant, de la prise de la Bastille en France aux mouvements de lutte pour les droits civiques, c'est une seule même dynamique de transformation des relations sociales. La dynamique de l'émancipation engendre le fracas du monde, qui ne représente donc nullement une objection sérieuse à l'idée que l'Histoire est en marche. Tout au contraire même : la violence des rapports de force contemporains, évoquant la thèse hégélienne de la ruse de la raison, nous rappelle le caractère effroyable et fascinant du mouvement des choses historiques.

Une difficulté demeure tout de même quant à l'éthicité du processus, c'est-à-dire aux valeurs profondes que peut porter cette transformation rationnelle paradoxale. Fukuyama estimait pour sa part que l'extension du marché économique engendrerait une transformation politique favorable à la paix mondiale. En d'autres termes, le triomphe du libéralisme devait célébrer, pour le meilleur et non pour le pire, les noces des sphères marchandes et politiques. C'est sur ce point que l'intelligence de l'auteur de cet ouvrage se trouve littéralement défiée : si l'extension du marché, la réalité de la globalisation constitue, pour notre monde, un fait avéré, nous voyons tous aujourd'hui que l'émergence de régimes politiques favorables aux droits de l'Homme et du Citoyen ne s'en trouve pas mécaniquement entraînée. L'exemple de la Chine contemporaine représente même un cas d'espèce particulièrement important, attestant que le fonctionnement capitaliste de l'économie est parfaitement compatible avec un régime politiquement autoritaire. Cela, sans même évoquer la persistance de la corruption d'Etat généralisée dans la plupart des pays qui ont subi le colonialisme européen. Le commerce promeut certes des vertus, ainsi que le disaient les Ecossais du XVIIIème siècle, mais il ne constitue nullement et immédiatement la courroie de transmission pour le développement de régimes favorables aux libertés publiques et privées.

Cette difficulté persistante mérite toute l'attention du lecteur, car, loin de la désavouer, elle renforce la valeur de la démarche de l'auteur. Les carences du libéralisme économique en matière politique renvoient en effet au courage qu'il est nécessaire de mobiliser dans l'action concrète. Ainsi que l'avait compris Georges Bataille après avoir écouté les conférences de Kojève, si une telle chose apparaît tentante pour l'humanité lassée de ses propres divisions la fin de l'Histoire n'engendre nullement la passivité, mais doit au contraire stimuler l'engagement. « J'admets (comme une supposition vraisemblable) que dès maintenant

¹ Philippe Raynaud, *Trois révolutions de la liberté. Angleterre, Amérique, France*, Paris, PUF, 2009, p. 164

l'histoire est achevée [...]. Mon expérience, vécue avec beaucoup de souci, m'a conduit à penser que je n'avais plus rien « à faire ». [Or] si l'action (le « faire ») est – comme dit Hegel – la négativité, la question se pose alors de savoir si la négativité de qui n'a « plus rien à faire » disparaît ou subsiste à l'état de « négativité sans emploi ». »². En d'autres termes, l'Histoire parvenant à sa fin ne justifie pas qu'on sombre dans le « laissez faire », elle n'encourage pas la faiblesse de la volonté ni la passivité politique. Sans quoi elle constituerait en effet le produit toxique évoqué dans la citation de Paul Valéry qui figure en exergue de cette préface. C'est que, ainsi que nous l'explique Monsieur Biyoghé avec ce livre courageux, le combat impliqué dans le débat des idées n'est pas gagné ; aussi, la forte proposition contenue dans ce livre pourrait se traduire par cette formule injonctive : « lecteurs, citoyens d'un monde encore en devenir sur le plan démocratique, encore un effort dans l'engagement politique si vous voulez appréhender une fin de l'Histoire réellement conforme à la dignité humaine ! ».

² Lettre adressée par Bataille à Kojève en décembre 1937, à la suite d'une conférence que Kojève avait donnée devant le Collège de Sociologie, in Georges BATAILLE, *Choix de lettres. 1917-1962*, Paris, Gallimard, 1997, p. 131-132, citée par Philippe Sabot, « De Kojève à Foucault. La « mort de l'homme » et la querelle de l'humanisme », *Archives de Philosophie* 2009/3 (Tome 72), p. 523-540.